



Une clinique par les formes ?

Olivier Orain

► To cite this version:

| Olivier Orain. Une clinique par les formes ?. 2006. halshs-00114911

HAL Id: halshs-00114911

<https://shs.hal.science/halshs-00114911>

Preprint submitted on 19 Nov 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Olivier Orain

Une clinique par les formes ?

Amorcés il y a une dizaine d'années, mes travaux en épistémologie et histoire de la géographie ont eu peu ou prou pour enjeu d'abonder la thèse d'une révolution scientifique de la géographie française, opérée dans les années 1970-1980¹. L'idée d'une rupture fondamentale n'implique pas pour autant une position absolutiste, qui déboucherait sur le déni de toute espèce de continuité entre la géographie classique et ses remplaçantes. Certaines permanences sont assez évidentes, tels un recours large à des pratiques iconographiques (ou iconisantes) ou l'ancrage de la recherche dans des cadres régionaux. D'autres, en revanche, le sont moins, et n'apparaissent qu'après une longue familiarité avec les différents corpus étudiés. L'une des plus fortes à mon sens est ce que j'appellerai faute de mieux la *clinique géographique* — l'un des objectifs de ce texte étant de justifier et d'explicitier cette expression. Au demeurant, le thème du Géopoint 2004 — les formes — invite particulièrement à cet exercice, dans la mesure où l'on a affaire le plus souvent à une clinique à fondement morphologique.

Compte tenu du format du présent exercice, il eût été difficile de concilier exposé principal et richesse des exemples, alors même qu'il est question de la géographie prise dans sa globalité. Devant faire un choix, j'ai préféré mettre l'accent sur le discours théorique, reportant à des travaux ultérieurs des protocoles d'administration de la preuve élaborés. Après avoir explicité et justifié cette appellation, je m'emploie à explorer les différentes modalités d'une clinique géographique par les formes, avant de poser la question des problèmes épistémologiques que cela soulève.

De la « clinique » en géographie

Divers sont les modèles scientifiques que les géographes ont, à un moment ou un autre, épousés, au gré de contacts assidus ou de jeux de suprématie circonstanciels. Ils se sont voulus tour à tour naturalistes, monographes érudits, hommes de paille, modélisateurs ou acteurs des sciences sociales... En revanche, l'analogie médicale, pour être rare, a un caractère moins historicisé : on la voit émerger sporadiquement dans quelques textes épars tout au long du XX^e siècle. Elle a un rôle d'arrière-plan dans l'actuel succès du « *diagnostic territorial* ». Si on la décline en la prenant au sérieux, comme éclairage potentiel sur des pratiques effectives, le résultat n'est pas

¹ Cf. O. Orain, *Le plain-pied du monde. Postures épistémologiques et pratiques d'écriture dans la géographie française au XX^e siècle*, thèse de doctorat sous la direction de Marie-Claire Robic, Paris, université de Paris I, 2003, 405 p.

dénué d'intérêt, à condition de prendre garde aux « *prodiges et vertiges de l'analogie* », comme nous y convie Jacques Bouveresse².

Médecins comme géographes sont confrontés à une dialectique similaire du cas et des règles générales, avec une irréductibilité *problématique* des individus considérés. Dans bon nombre de sciences où triomphe l'individualisme méthodologique, en mettant à part certaines formes de psychologie clinique, on arrive à ce faux paradoxe que les sujets enquêtés ne le sont pas en tant qu'ils sont des *personnes*, conçues comme ayant une *intégrité* à prendre en compte en tant que telle. En revanche, en médecine comme en géographie, à des niveaux passablement différents, la question de la personnalisation prend une tournure particulièrement cruciale, qui confine à l'ontologie : c'est évident quand on a affaire à des êtres humains malades, ça l'est autant pour tous ceux qui conçoivent un « *être géographique* », de Paul Vidal de la Blache à Roger Brunet, ou une géographicit   productrice de « *g  ostructures* » raffestiniennes ou d' « *espaces vécus* » à la façon de Guy Di Méo. En d'autres termes, pour des raisons complexes, la plupart des géographes, fussent-ils épistémologiquement nominalistes, font le pari que leur objet générique *et* particulier — milieu, région, espace ou territoire — a une nature *discrète* et réelle.

Pour saisir une personne ou sa pathologie, les lois générales permettant d'expliquer la plupart des mécanismes à l'œuvre ne sont pas suffisantes. Certes, elles sont absolument nécessaires en médecine, et le sont également devenues pour une bonne partie de la géographie contemporaine (fussent-elles extra-géographiques). Mais il est également nécessaire de pratiquer la clinique, c'est-  dire en première explication un examen permettant de rapporter le cas à des systèmes taxinomiques, de mesurer les écarts éventuels aux normes standard, et de prononcer un diagnostic, c'est-  dire une assignation du cas. La clinique excède en cela ce qui relève de l'analyse, laquelle signale des phénomènes, effectue des opérations et des comparaisons, mais n'inclut pas intrinsèquement le geste synthétique consistant à globaliser sous une généralité d'espèce donnée. Ainsi, quand Michel Vigouroux examine l'applicabilité du « *modèle de Von Thünen en Eire : images et réalités* »³, la partie proprement analytique de son travail inclut l'analyse multivariée et la cartographie initiale des résultats statistiques. La clinique est réalisée quand il y a assignation du cas par renvoi du résultat à la catégorie « *modèle de von Thünen* ». L'organisation de type centre/périphérie, cette « *potentialisation spatiale* » que Fran  ck Auriac repère dans le vignoble languedocien⁴ relève également *in fine* de ce type d'opération. De manière équivalente, la géographie classique a produit une clinique géomorphologique, qui d  pistait

² J. Bouveresse, *Prodiges et vertiges de l'analogie*, Liber, « Raisons d'agir », 1999.

³ M. Vigouroux, «    propos du modèle de Von Thünen en Eire : images et réalités », dans Groupe Dupont, *G  opoint 92, Modèles et modélisation en géographie*, p.

⁴ F. Auriac, *Système économique et espace*, Paris,   conomica, 1983.

cuestas, vaux perchés et autres surfaces d'aplanissement en l'espèce de reliefs et replats géographiquement situés. Elle a aussi produit une clinique paysagère, moins étoffée sous l'angle taxinomique. Et bien d'autres encore.

Une clinique par les formes

Parmi les diverses sortes de clinique envisageables, la géographie a pour particularité d'affectionner celles qui recourent à des répertoires de *formes* standardisées, parfois considérées comme des « structures » : la géomorphologie, la géographie agraire ou les recherches sur l'habitat rural, mais aussi la chorématique, voire certains essais d'application de « modèles », ressortissent, pour partie au moins, à une *clinique par les formes*. Afin de clarifier le propos, on pourrait définir une forme comme une « entité visualisable discrétisée ». Il s'agit là, et délibérément, d'une réduction : on pourrait considérer des formes non visuelles (musicales, stylistiques, etc.) ; toutefois, dans le champ qui nous intéresse, la forme ressortit au visuel. L'adjectif « discrétisée » vise à suggérer, dans ce continuum que sont les « *réalités géographiques* », une opération d'identification sans laquelle celles-ci demeureraient *informes*, précisément : considérer qu'une parcelle est « *carrée* », qu'une agglomération est organisée en « *auréoles* », que tel haut plateau est un « *val perché* », implique d'isoler une « *portion d'espace* » (comme on aurait dit dans la géographie des années 1960) au nom, justement, d'une forme, et au détriment d'une infinité d'autres discrétisations possibles... Pour autant, ces formes ne sont pas rabattables forcément sur l'idée de modèle, dans la mesure où elles sont souvent indépendantes d'une quelconque signification univoque : un « paysage de bocage » ne véhicule aucun sens social, économique ou culturel à priori, pas plus qu'une structure auréolaire ou qu'un type d'habitat rural à la Demangeon. *A contrario*, les modèles engagent une signification très précise (que l'on pense à ceux de von Thünen ou Christaller) que la forme à elle seule ne saurait, sauf cas d'espèce, prendre en charge. En revanche, certaines cliniques morphologiques reprennent à leur compte des formes que des modèles nomothétiques ont contribué à produire, en opérant une sorte d'épuration par rapport à l'entreprise initiale. Il en va ainsi dans les traitements multivariés donnant lieu à une interprétation : celle-ci utilise en général une clinique morphologique (je pense notamment au dernier chapitre de l'*Atlas de France* Reclus consacré aux villes, qui se réfère aux trois modèles canoniques d'organisation intra-urbaine, l'auréolaire, le sectoriel et le multipolaire). Et s'il y a clinique, c'est précisément parce qu'il existe des répertoires de formes : l'entreprise n'est pas inductive, elle opère dans un contexte balisé par des précédents codifiés.

La question des systèmes classificatoires et des tables typologiques est essentielle : les cliniques les plus performantes sont celles qui précisément ont produit des planches présentant

les formes de manière raisonnée : qui n'a pas à l'esprit ces manuels des années 1960-1980 contenant dans le texte ou sous forme d'encart les archétypes de la géomorphologie ? Ne voit-on pas, avec la généralisation (et parfois la vulgarisation) de l'analyse spatiale, se reproduire des phénomènes analogues ? En termes kuhniens, il y va de l'apprentissage et de la standardisation de « *généralisations symboliques* »⁵ qui contribuent hautement à structurer un paradigme scientifique. Les entreprises moins formalisées, notamment la clinique paysagère classique, n'ont pas la même performativité ni le même crédit scientifique. C'est d'ailleurs pourquoi certains géographes physiciens, tel Jean-François Richard⁶, ont voulu opérer un codage beaucoup plus strict des formes paysagères. On voit bien à ce niveau à quel point l'analogie avec la médecine reste opératoire : celle-ci est elle aussi une grande productrice de répertoires, en l'occurrence nosographiques, intimement liés à une imagerie à support multiple.

En géographie, il y a des cliniques à forme unique (tel objet géographique se voit assigner telle forme interprétative) et il y a des cliniques par agrégation. Dans son projet, la chorématique est emblématique de cette seconde catégorie. En effet, nous dit R. Brunet, il s'agit d'identifier pour un système régional donné, quels sont les « *chorèmes pertinents* », avec l'appui de la nomenclature fournie par la table des chorèmes. Il me semble au demeurant que l'idée d'une « *modélisation graphique* » telle que la revendiquent ses adeptes est inacceptable, voire incompréhensible, dans une perspective hypothético-déductive orthodoxe. En revanche, elle est pensable précisément en tant que clinique par les formes : celles-ci, d'emblée ordonnées et rationalisées, sont immédiatement disponibles et fournissent un outil intrinsèque de diagnostic. Ce qui ne veut pas dire que ce dernier est immédiat ou ne requiert aucune analytique préalable : les débats des années 1990 ont bien montré à quel point R. Brunet était attaché à l'idée d'une maîtrise liminaire des informations disponibles avant toute démarche chorématique.

Dans un tout autre univers, G. Di Méo a esquissé des opérations qui se rapprochent singulièrement de la tentative brunétienne, bien qu'elles s'appliquent à des représentations et non à des entités présentées comme des réalités objectives. Dans *Les territoires du quotidien*⁷, plusieurs articles s'achèvent sur des représentations synthétiques mêlant « *espace de vie* » (*i. e.* définis par les circulations des individus) et « *espace vécu* » (*i. e.* prenant en compte les formes symboliques de l'appartenance territoriale). Dans leur effort d'articulation de schèmes analytiques, ces tentatives graphiques sont typiquement une forme de clinique du sentiment territorial, laquelle a pour

⁵ Cf. Thomas Kuhn, « Postface » de *La structure des révolutions scientifiques*, [trad. L. Meyer ; éd. originale : 1962, rééd. 1970], Paris, Flammarion, « Champs », 1983, spéc. p. 248-250 et 255-258.

⁶ Cf. notamment son article « Les fonctions d'un langage scientifique en géographie : l'exemple de l'étude du milieu des paysages... », dans G. Nicolas, dir., *Géographie(s) et langage(s) : interface, représentation, interdisciplinarité*, Institut universitaire Kurt Bösch, Sion, Suisse, 1999, p. 171-189.

⁷ G. Di Méo, dir., *Les territoires du quotidien*, Paris, L'Harmattan, 1996.

efficace particulière de ramener des enquêtes à forte consonance ethnographique vers un rendu typiquement géographique. S'il y a clinique, c'est parce qu'il y a alors réemploi d'un répertoire géo-graphique, utilisant des « *limites* », des « *espaces* », des « *extensions* », des « *axes de développement* », le tout hybridé avec des symboles (que l'on peut supposer répertoriables ?). Et c'est, une fois de plus, une clinique par les formes. En même temps, on atteint avec ce dernier exemple un stade où la neutralité axiologique devient difficile. En d'autres termes, il s'agit de se demander jusqu'à quel point une clinique par les formes est tenable.

3 Discussion épistémologique

Compte tenu de la brièveté de ce qui précède, il m'est difficile d'explicitier l'ensemble des réserves que m'inspire la pratique ainsi décrite. Il faut également préciser qu'il n'est pas question de réduire l'ensemble des pratiques du géographe à cette unique opération. La clinique est un moment, à certains égards analogue à la nomination, mais ne s'y réduisant pas : elle présuppose des analyses, des investigations, qui ne débouchent pas fatalement sur une assignation, alors qu'à l'inverse la désignation peut être un pur préalable. Et bien d'autres démarches existent : simulation, modélisation, « description épaisse » de type interactioniste qui précisément récuse le recours à une clinique, etc. En somme, elle est une opération parmi d'autres. Simplement, son caractère non conventionnel d'un point de vue épistémologique en a fait un angle aveugle des réflexions disciplinaires.

À mon sens, la première difficulté que soulève cette opération réside dans le passage de l'analyse au diagnostic d'identité. Pour certaines entités géomorphologiques, la réserve peut sembler absurde. Pourtant, les changements théoriques peuvent rendre certains diagnostics fallacieux, notamment en ce qui concerne les surfaces d'érosion telles que conçues dans la théorie davisienne. Mais c'est surtout pour les formes spatiales de la vie en société que le problème se pose. En effet, notamment dans le cas d'une procédure couplant analyse multivariée et interprétation clinique, il y a un contraste abyssal entre la rigueur des opérations analytiques et le fonctionnement analogique qui amène à affirmer par exemple que la Pampa argentine est organisée en anneaux de von Thünen. Alors que la modélisation hypothético-déductive régule la base empirique et les types de falsification envisageables, la clinique est le prototype de l'opération interprétative sans vérification expérimentale : l'analogie a valeur de validation. À la différence de ce qui se passe en médecine, il n'y a pas de *feed back* possible, ou alors dans des conditions exceptionnelles, de sorte que l'on ne peut pas avoir une garantie ultime quant à la pertinence du diagnostic. Dans le cas des cliniques par agrégation, un autre écueil se présente : comment s'assurer que les formes ou chorèmes ou structures que l'on met en avant sont bien les

plus pertinentes, et les seules pertinentes ? Or, précisément, pour pasticher Quine, il y a une inscrutabilité de l'« être géographique » par des moyens analytiques. Les géographes classiques ont essayé de combler le gouffre en multipliant les questionnaires, au risque de l'encyclopédisme le plus vain. Je ne suis pas certain que la chorématique soit plus avancée sur ce terrain. Démontrer qu'un objet géographique a un certain nombre de caractéristiques spatiales est défendable. Prétendre que ces caractéristiques sont *les* caractéristiques de l'objet relève, il me semble, de l'indémontrable. De surcroît, au risque de scandaliser certains, j'aurais tendance à considérer l'ontologie géographique comme un acte de foi ou comme un pari. On peut aussi penser qu'il n'y a pas d'« être géographique », sans verser pour autant dans la postmodernité. Au demeurant, le débat a fait rage entre nouveaux géographes durant les années 1970...

Une autre difficulté réside dans le parti-pris « formiste » de la clinique géographique. Bien trop souvent, le fait d'avoir identifié une forme, un type, une structure, etc., est considéré comme l'aboutissement d'une recherche. Pourtant, si la géographie se veut une science sociale, peut-elle s'arrêter là ? Peut-elle échapper à une interrogation sur la (les) signification(s) de la forme ? En des temps de fondation (1980), R. Brunet insistait sur le fait que les chorèmes avaient un signifiant et un signifié. Pourtant, combien de recherches morphologiques évacuent la question du sens ? Travaillant sur l'Irlande dans l'article précédemment cité, Michel Vigouroux se demandait, un peu désabusé, ce que nous apprenait l'organisation auréolaire de l'agriculture au-delà de ce seul résultat morphologique. Ailleurs, on a dit et trop écrit que les formes de type centre/périphérie étaient des modèles, qui signifiaient la domination. Mais de quelle domination parle-t-on ? Et comment définit-on les centres ? Quand la prémisse est un diagnostic morphologique, parler de « modèle » aboutit à appauvrir singulièrement le sens de ce dernier terme, voire à le pervertir, puisque on le vide de tout contenu social ou économique. De ce point de vue, l'engouement actuel pour les fractales me semble assez inquiétant, tant qu'on n'aura pas accompagné le progrès méthodologique par une réflexion sur son impact anthropologique et social... Inversement, une théoricienne de l'envergure de Denise Pumain n'accorde qu'un rôle très auxiliaire et descriptif à la géométrie fractale dans sa réflexion sur les systèmes de villes. Ne serait-ce pas une attitude raisonnable ?

S'agissant de certaines entreprises cartographiques, le schéma-bilan qui nous est proposé, héritier pas si lointain de la carte de synthèse façon Pierre George, semble consacrer le retour à l'idéal ontologique de la géographie classique : on réitère la substance de l'objet, on essaie de précipiter son idiosyncrasie, qui est le résultat particulier de combinaisons entre des universaux... Pourtant, que faire de ces cartes surchargées ? Elles sont infalsifiables et il est difficile de leur imaginer un destin pratique. Nous apprennent-elles quelque chose ? Peuvent-elles seulement faire office de blason ? On peut en douter, dans la mesure où logos et blasons ont une efficacité

proportionnelle à leur simplicité. En définitive, représenter des formes débouche souvent sur de l'informe. Voilà qui plaide, me semble-t-il pour ne jamais leur concéder d'autonomie...